

Échos et jeux de miroir autour de la figure dictatoriale chez Kourouma et Fanny-Cissé

Isabel Esther GONZÁLEZ ALARCÓN

Universidad de Almería

igonzale@ual.es

<https://orcid.org/0000-0001-8670-8584>

Syrine DAOUSSI

Universidad de Granada

sdaoussi@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0002-4422-5418>

Resumen

Dieciocho años separan *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), novela de Ahmadou Kourouma, de *Madame la Présidente* (2016), escrita por Fatou Fanny-Cissé. Las autoras parten de la hipótesis de que Cissé encontró en Kourouma una gran inspiración que le ayudó a esbozar una feroz crítica tanto de la corrupción política como de los dictadores mediante la creación del personaje femenino de Fitina. En cuanto a la metodología empleada, las autoras establecerán un estudio comparativo entre las dos novelas que comparten un objetivo común, el de criticar el envilecimiento de la clase política de Costa de Marfil. El análisis se basará en los trabajos de Gnaoulé-Oupoh (2000), de Gbadoua Uetto (2013) y de Kouassi (2020).

Palabras clave: Fatou Fanny-Cissé, Ahmadou Kourouma, sátira, dictador, corrupción.

Résumé

Dix-huit ans séparent *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), roman d'Ahmadou Kourouma, de *Madame la Présidente* (2016), écrit par Fatou Fanny-Cissé. Les auteures partent de l'hypothèse que Cissé a trouvé en Kourouma une grande inspiration qui l'a aidé à esquisser une critique féroce de la corruption politique et des dictateurs à travers la création du personnage féminin Fitina. Sur le plan méthodologique, les auteures établiront une étude comparative entre les deux romans, qui partagent un objectif commun, celui de critiquer l'avalissement de la classe politique en Côte d'Ivoire. L'analyse s'appuiera sur les travaux de Gnaoulé-Oupoh (2000), de Gbadoua Uetto (2013) et de Kouassi (2020).

Mots clé : Fatou Fanny-Cissé, Ahmadou Kourouma, satire, dictateur, corruption.

Abstract

Eighteen years separate *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), a novel by Ahmadou Kourouma, from *Madame la Présidente* (2016), written by Fatou Fanny-Cissé. The

* Artículo recibido el 15/06/2024, aceptado el 8/10/2024.

authors start from the hypothesis that Cissé found in Kourouma a great inspiration that helped him to outline a fierce critique of both political corruption and dictators through the creation of the female character Fitina. In terms of methodology, the authors will establish a comparative study between the two novels, which share a common objective, that of criticising the debasement of the political class in Côte d'Ivoire. The analysis will be based on the work of Gnaoulé-Oupoh (2000), Gbadoua Uetto (2013) and Kouassi (2020).

Keywords: Fatou Fanny-Cissé, Ahmadou Kourouma, satire, dictator, corruption.

Cela dit, je pourrais écrire sur la politique, pas pour vilipender un président, mais plutôt pour caricaturer tous les maux de la scène politique, du parti unique au multipartisme. Car, en définitive, c'est le peuple qui souffre.

Fatou Fanny-Cissé (*apud* Sangaré, 2013)

1. Introduction

La phrase prononcée ci-dessus par Fatou Fanny-Cissé lors d'un entretien en 2013 met d'une part en relief la nécessité de parler des problèmes politiques de son pays et, d'autre part, son corollaire évident qui affecte tous les Ivoiriens, à savoir la souffrance d'un peuple. Elle préfigure de façon intéressante l'écriture de son roman *Madame la Présidente* (2016), où comme elle le dit si bien, la caricature est omniprésente.

Afin de mieux comprendre l'émergence de la littérature critique vis-à-vis des dysfonctionnements politiques en Côte d'Ivoire, il nous semble nécessaire de jeter dans un premier temps un bref regard panoramique sur l'histoire littéraire de ce pays, avec un éclairage particulier sur les deux auteurs qui sont les piliers du présent article, à savoir Ahmadou Kourouma et Fatou Fanny-Cissé qui ont pour point commun d'être des figures qui ont contribué à renouveler la littérature du pays.

À la suite de l'indépendance de la Côte d'Ivoire en 1960, le critique Bruno Gnaoulé-Oupoh dans son ouvrage *La Littérature ivoirienne* (2000) met en lumière quatre grandes étapes de l'histoire littéraire du pays. La dernière est celle commencée dans les années soixante, à l'origine d'un vent de renouvellement qui a soufflé de manière concomitante sur la Côte d'Ivoire et sur la France. L'année 1968 suppose un tournant dans l'histoire française et ses anciennes colonies vont également être impactées par l'onde de choc, soit par la présence de nombreux étudiants étrangers à

Paris¹ qui s'imprègnent du climat contestataire de l'époque, soit par les idées qui traversent les frontières. Gnaoulé-Oupoh considère Kourouma comme faisant partie des « écrivains des indépendances », à la suite des mouvements politiques et sociaux qui ont agité la France et la Côte d'Ivoire :

La quatrième étape est marquée, dès le départ, par une rupture décisive. Sous l'effet conjugué des nombreuses crises politiques qui ont secoué la Côte d'Ivoire entre 1959 et 1967 et de l'onde de choc des barricades de 1968 en France où séjournaient de nombreux étudiants ivoiriens, des étudiants choisissent de rompre le silence. Ils décident de dénoncer les injustices criardes, le gaspillage effréné, les crimes gratuits et odieux dont se sont rendus coupables les dirigeants. C'est le début dans la littérature ivoirienne de l'ère de la contestation, de la critique sociale qu'inaugurent les œuvres de Bernard Dadié, Charles Nokan et Ahmadou Kourouma (Gnaoulé-Oupoh, 2000 : 10).

1.1. Ahmadou Kourouma

Kourouma s'était installé en Algérie de 1964 à 1969, pays qu'il allait quitter l'année suivante pour la France. En ce qui concerne sa production littéraire, Kourouma écrit en 1968 son premier roman, *Les Soleils des indépendances*, qui porte un regard très critique sur les gouvernants de l'après-décolonisation. Le climat de révolte lié à mai 1968 et l'onde de choc que nous avons mentionnée précédemment implique des transformations en profondeur, voire des révolutions dans certains cas au sein de différents pays africains francophones, comme le souligne Blum :

Il s'agira donc de révoltes et/ou révolutions dont les scènes ont été la France et l'Afrique francophone immédiatement post-coloniale. Du fait de ces mouvements, les pouvoirs en place sont parfois tombés, et l'on peut alors employer sans ambiguïté le terme de « révolution ». Dans d'autres cas, les pouvoirs restent en place mais cela ne signifie pas que les transformations induites n'aient pas été profondes. Il n'y en a pas moins des évolutions considérables que l'on ne peut apprécier que sur le long terme. « Mai » est devenu presque un nom commun depuis Mai 68 mais il a existé aussi dans l'espace francophone, des mouvements sociaux moins connus que l'on peut rapprocher ou comparer à Mai 68, ou, pour mieux dire connecter, à Mai 68. Certains ont aussi eu lieu en mai tel le « Mai sénégalais », en mai 68 également, le « Mai dahoméen » en mai 69, ou le « Mai malgache », en mai 1972 (Blum, 2018 : 5).

¹ «Durante los años sesenta la *rive gauche* es un hervidero de vanguardias políticas e intelectuales, de agitación cultural. A los jóvenes de la época que llegaban del extranjero les choca precisamente la libertad e innovación que destila ese espacio» (Clemente Escobar, 2023:11).

Ces remous sur la scène politique ont entraîné des répercussions sur les écrivains ivoiriens, qui ont ressenti le besoin de coucher sur le papier le climat d'instabilité politique et sociale provoqué par les crises politiques postérieures à l'indépendance du pays. Gnaoulé-Oupoh résume ainsi l'évolution du roman postcolonial :

D'une littérature romanesque et nouvelliste de voyage, encore largement dominée par l'autobiographie, avec des personnages principaux qui partent à la conquête du savoir, d'un mieux-être ou animés par la simple curiosité de voir du pays et s'instruire, on passe, à partir de 1968, à une production s'inspirant de la réalité immédiate, c'est-à-dire soucieuse de rendre compte de la situation nouvelle créée par les indépendances africaines (Gnaoulé-Oupoh, 2000 : 289).

La citation met en relief une évolution thématique intéressante au sein du roman ivoirien où, suite à une posture individuelle initiale, les écrivains se préoccupent dorénavant du collectif impacté par les indépendances et la réalité quotidienne qu'ils mettent au cœur de leurs récits. Par ailleurs, Gnaoulé-Oupoh met à nu le dénominateur commun des romanciers des indépendances, tous viscéralement indignés par les problèmes politiques, économiques et sociaux que traverse la Côte d'Ivoire :

S'il y a une réalité sur laquelle l'unanimité des romanciers des indépendances est établie, c'est la reconnaissance de fait que la situation politique, économique et sociale que connaît leur pays est véritablement gangrenée par de nombreux problèmes qui doivent être absolument résolus.

Ils ont pour nom : inégalités criardes, injustice, népotisme, corruption généralisée, confiscation des libertés d'association et d'expression. En raison de l'omnipotence du parti unique et de la persistance des réflexes autoritaires monopartisans en dépit du multipartisme officiellement déclaré (Gnaoulé-Oupoh, 2000 : 319).

Cette situation insupportable a amené Kourouma à proposer un renouvellement aussi bien thématique qu'esthétique avec son roman *Les Soleils des Indépendances* (1980) qualifié comme étant « le roman de la rupture » par Gnaoulé-Oupoh, tant au niveau formel qu'au niveau thématique. En effet, le critique ajoute au sujet de ce roman : « Ce livre est en effet la toute première œuvre romanesque ivoirienne portant exclusivement sur la vie politique et sociale de la Côte d'Ivoire indépendante » (Gnaoulé-Oupoh, 2000 : 297).

Une fois de plus, il est important de souligner les liens entre réalité politique et fiction subversive dans le roman de Kourouma, ici *Les Soleils des Indépendances* :

C'est ici le lieu de préciser que les observations que Kourouma fait dans ce roman sur la pratique du pouvoir, au-delà du caractère général que la critique leur a le plus souvent conféré,

reposent sur des faits et événements précis, qui ont marqué la grande crise politique que la Côte d'Ivoire a connue dans les toutes premières heures de son indépendance.

L'allusion que fait Kourouma aux complots fictifs, organisés par la direction du PCDI-RDA entre 1959 et 1964 est directe. Beaucoup d'indices dans l'œuvre l'attestent (Gnaoulé-Oupoh, 2000 : 299).

En 1998, le troisième roman de Kourouma, intitulé *En attendant le vote des bêtes sauvages*, relate l'histoire d'un chasseur appartenant à la « tribu des hommes nus » qui accède au pouvoir en tant que dictateur. Ce livre, récompensé par le Prix du Livre Inter, évoque de manière transparente le parcours du président togolais Gnassingbé Eyadema et de plusieurs autres figures politiques africaines contemporaines.

Nous avons parlé d'écrivains jusqu'à présent, et notamment de Kourouma. Mais qu'en est-il des romancières ? L'apparition tardive des femmes sur la scène littéraire ivoirienne s'explique par de nombreux facteurs socio-éducatifs qui les ont maintenues à l'écart de l'accès au système scolaire, comme le souligne Kouassi :

La position marginale qui a été faite aux jeunes filles dans le système éducatif colonial a beaucoup pesé dans le retard que les femmes ivoiriennes ont accusé au plan de l'expression littéraire. L'enseignement féminin en Côte d'Ivoire n'a, à proprement parler, pas été pendant longtemps une préoccupation de l'administration coloniale. L'éclipse de la femme sur la scène littéraire s'explique par son entrée tardive à l'école, le poids des traditions, la conception que la société avait de la femme et de son rôle social (Kouassi, 2020 : 5).

1.2. Romancières ivoiriennes: de Simone Kaya à Fatou Fanny-Cissé

Le premier roman écrit par une écrivaine ivoirienne est intitulé *Les Danseuses d'Impé-Eya*, et a été écrit par Simone Kaya en 1976 (cf. Kouassi, 2020). Les premiers romans des écrivaines ivoiriennes, d'abord essentiellement centrés sur la femme –qu'il s'agisse de sa corporéité ou de son rôle dans la société– connaissent progressivement une évolution thématique. En effet, les crises politiques et sociales prennent la place centrale au sein de leurs récits. Peu à peu, se fait jour une évolution thématique, dans la mesure où l'on passe des thèmes centrés sur la femme à des thèmes de société et politiques, comme le souligne Florence Kouassi (2020 : 5) :

Après avoir fait une auto-représentation de la femme en proie à la douleur, au corps transformé par la maternité ou par la vieillesse et au corps rongé par l'angoisse de la stérilité dans une société qui contrôle la virginité, le plaisir féminin et la fertilité, aux canons tracés par la société elle-même, la romancière s'est tournée, comme les hommes vers l'aspect politique. Aujourd'hui, la romancière ivoirienne n'a ni sujet tabou ni

thème au-delà de ses compétences. Elle s'est lancée à l'aventure de l'écriture en adaptant sa production littéraire aux contextes sociaux récents de leur pays.

Nous aimerions mettre en exergue le fait que le cheminement thématique des romans écrits par des femmes a été le même que celui de leurs confrères masculins : ici encore, les écrits passent de la narration de l'individualité à celle de la collectivité, par le prisme de l'instabilité politique. Instabilité qui se reflète concrètement en 1990, qui correspond à une année de rupture dans l'histoire du roman féminin en Côte d'Ivoire avec l'émergence de la critique politique au sein des romans écrits par des femmes. En effet, l'actualité du pays sert d'embrasseur à la dénonciation politique, comme le coup d'Etat de 1999 en Côte d'Ivoire qui a servi d'inspiration au roman éponyme, *Coup d'Etat*, de Regina Yaou. Les écrivaines ivoiriennes utilisent donc leurs œuvres pour dénoncer les crises contemporaines, y compris le génocide au Rwanda et l'épidémie d'Ebola, comme le fait Véronique Tadjou dans ses romans *L'ombre d'Imana* (2000) et *En compagnie des hommes* (2017).

Fanny-Cissé est particulièrement connue pour ses œuvres *Une femme, Deux maris* (2012) et *Madame la Présidente* (2016). Dans *Une femme, deux maris*, elle aborde des sujets tabous comme la polyandrie dissimulée, inspirée d'un fait divers, où une femme gère secrètement deux foyers avec des maris et des enfants dans des localités différentes, sans que l'un ou l'autre mari ne le soupçonne, jusqu'à sa mort où la vérité éclate. Ce roman met en avant la dénonciation sociale des problèmes liés aux femmes.

Madame la Présidente plonge le lecteur dans les répercussions de la crise post-électorale de 2010 en Côte d'Ivoire, à travers le personnage de Fitina, une femme ambitieuse qui utilise des moyens extrêmes, y compris des sacrifices humains, pour accéder au pouvoir. Son règne est marqué par la corruption et la répression, et le roman se termine par une révolte mystique des victimes de ses actions. Ce livre reflète les crises politiques en Afrique et en particulier celle de la Côte d'Ivoire.

À la lumière des éléments mentionnés *supra*, il apparaît que Kourouma et Fanny-Cissé sont des écrivains subversifs vis-à-vis des figures dictatoriales en Côte d'Ivoire. Il existe par conséquent des échos entre leurs œuvres qui poursuivent un objectif commun, celui de critiquer les dictateurs. Ce fait s'illustre par leur choix de situer leurs romans dans deux républiques fictives, mais hautement représentatives de la Côte d'Ivoire. La diégèse de Kourouma prend corps au sein de la République du Golfe et celle de Fanny-Cissé a pour théâtre la République de Louma.

En somme, les deux écrivains choisis ont, chacun leur tour, été influencés par l'actualité politique qui a eu un impact direct sur leur production littéraire, se cristallisant en la dénonciation de la figure des dictateurs. Voyons à présent davantage en détail la vie et l'œuvre de Kourouma et de Fanny-Cissé.

Ahmadou Kourouma est né en 1927 près de Boundiali, au nord de la Côte d'Ivoire. Il sera éduqué par son oncle qui est infirmier, chasseur, musulman et fétichiste

malinké. Ses études secondaires brillamment terminées, il part à Bamako (Mali) pour entrer à l'École Technique Supérieure. En 1949, il est accusé d'avoir participé à une manifestation étudiante indépendantiste. C'est pourquoi il décide de s'enrôler comme soldat dans l'armée française, de 1950 à 1954, lors de la guerre d'Indochine. Après quatre ans, il reprend ses études et devient actuaire. En 1960, la Côte d'Ivoire se déclare indépendante. À partir de ce moment, Kourouma, qui était marié à une Française, décide de retourner dans son pays natal afin de s'y installer. À son arrivée, Houphouët-Boigny², considérant notre écrivain comme un autre opposant à son régime, l'emprisonne pour plusieurs semaines. Extrêmement déçu par celui-ci, Kourouma échappe à la torture, mais il est privé du droit au travail. Cette période de chômage lui permet d'écrire, à l'âge de quarante-quatre ans, son premier roman, *Les Soleils des Indépendances* (1980), où il montre au lecteur une histoire révolutionnaire qui pointe et dénonce les problèmes qui touchent la société contemporaine africaine. Aucun éditeur ne l'écoute³. Mais en 1967, les Lettres Françaises de l'Université de Montréal décernent le prix au manuscrit de *Les Soleils des Indépendances* à qui, par hasard, Kourouma l'avait envoyé⁴. Finalement, en 1970, les éditions du Seuil acceptent de publier son ouvrage.

En 1998, il termine son troisième roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, où il va dénoncer les maux qui surviennent en Afrique : la tyrannie, l'anarchie, la tromperie, la fiction, la magie et la corruption des dictatures africaines⁵.

² « Félix Houphouët-Boigny (1905-1993) est l'une des figures politiques majeures de l'histoire de l'Afrique occidentale française du XX^e siècle et un acteur de premier ordre dans l'histoire des relations franco-africaines d'après les indépendances. Co-fondateur du Rassemblement Démocratique Africain (RDA) en 1946, – mouvement politique qui joua un grand rôle dans l'évolution politique de l'AOF après 1945 (cf. Brunet La Ruche & Dulucq : s.d., en ligne) –, il est à maintes reprises élu député. Il fait également partie du gouvernement Guy Mollet en 1956, avec un poste de ministre délégué à la Présidence du Conseil. Pour la première fois, un élu africain occupait dans un gouvernement français un poste d'envergure. La loi-cadre Defferre – qui accorde l'autonomie aux territoires d'outre-mer – porte d'ailleurs sa marque. Il est ensuite nommé ministre d'État au sein du cabinet Bourgès-Maunoury, puis ministre de la Santé publique et de la Population dans le gouvernement Gaillard. En mai 1958 enfin, il est ministre d'État dans l'éphémère gouvernement dirigé par Pierre Pflimlin » (Douluç, 1961, en ligne). En somme, Félix Houphouët-Boigny a déjà une longue carrière politique derrière lui quand il proclame l'indépendance de la Côte d'Ivoire le 7 août 1960 et en devient président de la République.

³ Au départ, Kourouma a essuyé de nombreux refus avant d'être publié et consacré sur la scène littéraire, son entrée en littérature ne s'est pas faite de manière aisée.

⁴ Le manuscrit original a été modifié à la demande de l'éditeur avant d'être publié et un grand travail de réécriture et de coupure de certains passages a été effectué sous la houlette de l'éditeur André Vachon.

⁵ Il écrira d'autres romans, tels que *Monné, outrages et défis* (1990) et *Allah n'est pas obligé* (2000) qui reçoit le Prix Renaudot et le Prix Goncourt des Lycéens (2000) et où il nous montre la guerre civile de Sierra Leone. Mais malheureusement il meurt en 2003, avant de finir son cinquième roman où il racontait la guerre civile en Côte d'Ivoire, *Quand on refuse on dit non* (2004), publié à titre posthume.

En somme, il s'agit d'une littérature qui invite le lecteur à réfléchir sur les problèmes sociaux en Afrique, et qui tente de lever le poids de l'échec d'un continent victime de l'indépendance ainsi que des orientations politiques de ses nouveaux dirigeants :

À l'amertume engendrée par les soleils trompeurs des indépendances [...] a succédé un sentiment généralisé de faillite et de résignation qu'alimente l'accumulation des échecs et des trahisons d'une Afrique décidément « mal partie ». Les écrivains s'en font naturellement l'écho (Chevrier, 1999 : 76).

Le « nouveau roman » africain francophone, qui s'inscrit lui aussi dans une période historique précise, veut retranscrire la situation sociale et politique de l'Afrique dans ses pages. À côté de celui-ci, on retrouve d'autres auteurs comme Yambo Ouologuem et son ouvrage *Le devoir de la violence* (1968), ou Alioum Fantouré (1972) qui a écrit *Le cercle des tropiques* et plus récemment, au XXI^e siècle, *Madame la Présidente* (2016) de Fanny-Cissé.

Née en Côte d'Ivoire en 1971 sous le nom de Fatoumata Touré-Cissé, Fatou Fanny-Cissé poursuit ses études à l'Université Félix-Houphouët-Boigny. Elle y obtient une maîtrise en Sciences de la Communication, suivie d'un doctorat en Lettres Modernes. Par la suite, elle devient enseignante-chercheuse dans le même département de cette université. Elle a également collaboré avec les Nouvelles Éditions Ivoiriennes et le magazine *Planète Jeunes*. L'écrivaine s'éteint le 22 décembre 2018 en Côte d'Ivoire des suites d'une maladie.

Concernant sa production littéraire, elle fait ses débuts dans le monde de l'écriture en 2000 et publie plus d'une douzaine de livres au cours de sa carrière, parmi lesquels figurent les titres notables, comme *Une femme, deux maris*, *Meva* et *Madame la Présidente*. Ses publications incluent des romans, des nouvelles, des œuvres sentimentales et de la littérature jeunesse. Son dernier ouvrage, intitulé *De mères en filles*, est publié à titre posthume en 2019.

Le thème de la cause féminine est central dans les écrits de Fanny-Cissé, comme en témoignent les titres de ses livres. Mais Fanny-Cissé s'est également distinguée par son engagement littéraire à travers des œuvres dénonçant les violences et les injustices, notamment celles liées aux crises politiques en Côte d'Ivoire. Ses écrits reflètent également les défis sociopolitiques du pays et utilisent la littérature comme un moyen de résistance et de témoignage face aux abus de pouvoir et aux conflits.

2. Crise de la démocratie

En 1960 commence la fin des empires coloniaux. L'Organisation des Nations Unies (ONU) décide d'accorder le droit aux peuples africains de disposer d'eux-mêmes. Dans le cas de l'Afrique, le colonialisme laisse de graves conséquences, telles

que la division du continent et de sa population. À cette difficulté s'en ajoute une autre : le processus de démocratisation.

Comme Roas signale (2011 : 153), Kourouma introduit le genre fantastique dans le cadre réaliste du récit dans le but de décrire des événements politiques qui appartiennent à l'histoire de l'Afrique pendant la décolonisation :

Por su parte, lo fantástico revela la complejidad de lo real y nuestra incapacidad para comprenderlo y explicarlo, y esto lo hace mediante la transgresión de la idea (convencional y arbitraria) que el lector tiene de la realidad, lo que implica una continua reflexión acerca de las concepciones que desarrollamos para explicar y representar el mundo y el yo.

C'est cette Afrique mourante que Kourouma décrit avec un style nouveau, un style qui est le résultat de la fusion de deux civilisations : la culture française et négro-africaine, ainsi que de deux langues, le malinké et le français.

Nous avons choisi comme encarts de lecture dans cet article, deux personnages littéraires : Koyaga (Kourouma, 1998) et Fitina (Fanny-Cissé, 2016). Ceux-ci montreront, à travers leur comportement et leur évolution, en tant que politiciens et dictateurs des Républiques imaginaires, la situation socio-politique en Côte d'Ivoire.

Tout comme Kourouma, Fanny-Cissé a connu une crise politique qui l'a fortement inspirée. Il s'agit de la crise ivoirienne des années 2010-2011, également connue sous le nom de crise post-électorale, survenue après le second tour de l'élection présidentielle de 2010, le premier scrutin en dix ans. Cette crise a été déclenchée par la contestation des résultats par le président sortant, Laurent Gbagbo, qui a refusé d'accepter sa défaite face à Alassane Ouattara. Bien que la Commission électorale indépendante et la communauté internationale aient reconnu la victoire de Ouattara, Gbagbo a revendiqué sa propre victoire, soutenu par le Conseil constitutionnel. Après cinq mois de tensions intenses, Gbagbo a été arrêté le 11 avril 2011, à la suite de l'offensive des Forces républicaines de Côte d'Ivoire à Abidjan. Le 6 mai 2011, Alassane Ouattara a été officiellement proclamé président de la République par le Conseil constitutionnel.

Dans son rapport du 10 août 2012, la Commission d'enquête nationale mise en place après l'investiture de Ouattara a estimé le nombre de victimes de cette crise à 3 248 (1 452 imputées au camp Gbagbo, 727 au camp Ouattara et 1 069 non attribuées).

Cette crise post-électorale a profondément marqué la société ivoirienne. C'est pourquoi les écrivains tels que Fanny-Cissé ont utilisé leur plume pour dénoncer le bain de sang et les actions dictatoriales. Kouassi (2020 : 5) explore dans son article cette interaction entre politique et littérature : « La crise post-électorale qu'a connue la Côte d'Ivoire suite aux élections de 2010 n'est pas passée inaperçue chez les femmes. Avec *Madame la Présidente* de Fatou Fanny-Cissé, elle est au cœur de la trame ».

En effet, la crise post-électorale a servi à inspirer les écrivains contemporains qui par le biais d'une république fictive, dénoncent des problèmes bien réels, à l'échelle du continent comme du pays en lui-même, et personne n'est dupe : « Même si, *Madame la Présidente* de Fatou Fanny-Cissé se déroule dans la République imaginaire de Louma, le cadre est symptomatique des crises électorales sur le continent africain et particulièrement celle de la Côte d'Ivoire » (Kouassi 2020 : 50). Les républiques fictives africaines servent dès lors à dénoncer des abus de pouvoir de la part d'hommes politiques devenus des dictateurs. Voyons à présent de quelle manière nos deux auteurs dressent le portrait des figures dictatoriales au cœur de leurs romans.

2.1. Figure du dictateur

2.1.1. *Madame la Présidente* de Fatou Fanny-Cissé

Madame la Présidente est un roman qui plonge dans les profondeurs des crises politiques ivoiriennes, à travers le personnage de Fitina, dans la République fictive de Louma. Fitina aspire à devenir présidente et, avec l'aide de son frère Kotigui, elle sollicite les services d'un puissant sorcier, Djomori, qui lui demande de nombreux sacrifices, y compris des sacrifices humains et son célibat. La soif de pouvoir de Fitina la pousse à accepter toutes les conditions imposées. Son règne est marqué par des détournements de fonds publics, la corruption, la suppression des libertés publiques, et la violation des principes démocratiques. Les opposants à son régime sont corrompus ou brutalement réprimés.

Finalement, le roman atteint son apogée avec une révolte mystique, où les fantômes de ses victimes se coalisent pour la combattre. Bien que l'histoire se déroule dans une république imaginaire, elle est symptomatique des crises électorales en Afrique, en particulier celle de la Côte d'Ivoire.

Nous allons à présent dresser le portrait de la protagoniste, Fitina, qui va devenir une dictatrice au fil du roman. En premier lieu, il est important de souligner que ce personnage représente une anomalie dans le paysage politique de la République de Louma et ne laisse personne indifférent, d'une part parce que c'est une femme, et d'autre part par son physique attrayant :

Parmi ces quarante candidats, se distinguait une femme. Cette candidature féminine déchaîna les passions. C'était une première dans l'histoire du pays. Une femme qui brigait la magistrature suprême n'était pas, en effet, chose courante. Pour ne rien gâcher, elle était jolie et conjugait une tête bien faite et une tête bien pleine. Face à cette singulière depuis l'avènement de l'indépendance du pays, l'opinion fut partagée : les uns voyaient dans cette candidature un courage exceptionnel qu'il fallait soutenir jusqu'au bout, tandis que d'autres étaient farouchement opposés à la simple éventualité qu'une femme puisse diriger la nation. Cette femme qui osait briguer le sommet en se jetant ainsi dans l'arène politique, - un milieu appartenant

de façon implicite aux hommes - suscitait de vifs débats dans les cercles d'amis (Fanny-Cissé, 2016 : 15).

De plus, la société machiste ivoirienne que nous dépeint de manière caricaturale Fanny-Cissé associe son célibat, et le fait qu'elle n'ait pas d'enfant, à un caractère inflexible et dur, préfigurant d'une certaine manière la suite des événements :

Fitina est célibataire et sans enfant ! Une femme qui n'est pas mariée à cet âge n'est sans doute pas capable de garder un homme. Elle doit avoir un caractère impossible ! Dis-moi, quelle pitié peut éprouver une femme sans enfant ? Ce serait l'enfer sous sa gouvernance, je vous le dis, s'exclama encore Roger, véhément (Fanny-Cissé, 2016 : 17).

Cette citation de *Madame La Présidente* est, à notre sens, un clin d'œil à Kourouma qui a accordé plusieurs entretiens à Yves Chemla en 1990 et 1998 et où l'écrivain aborde le problème du statut de la femme au sein de la société ivoirienne et plus largement, africaine : « En Afrique, les femmes sont exploitées, surexploitées. Tant qu'elles n'auront pas le rôle qu'elles méritent, nous serons sous-développés. [...] Les Africains n'ont de respect pour la femme qu'en tant que mère. Cela ne suffit pas » (Chemla et Gauvin : 2022).

Kourouma avait déjà conscience que pour atteindre un niveau de développement qui permettrait la mise en place d'un état Providence qui offrirait aux citoyens un cadre optimal pour la politique, l'accès à l'éducation et par conséquent un changement de mentalités, il était nécessaire de changer la perception de la condition féminine par la propre société ivoirienne.

Par conséquent, nous voyons un lien fort entre les deux écrivains, dans la mesure où Fanny-Cissé, enseignante-chercheuse à l'Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody, au Département de Lettres modernes à Abidjan, ne pouvait pas ignorer la production littéraire de l'un des plus grands écrivains ivoiriens postcoloniaux. Kourouma a soulevé des problèmes structureaux de la société africaine comme ceux du statut des femmes et Fatou Fanny-Cissé a cristallisé toute cette problématique en germe chez Kourouma dans toute sa trajectoire littéraire. Par conséquent, il n'est pas étonnant de trouver chez Fanny-Cissé des romans qui traitent à la fois des questions liées aux femmes d'une part, et aux problèmes politiques d'autre part, toujours depuis la perspective féministe.

C'est pour cette raison que la candidate Fitina, qui vise le poste présidentiel, inclut dans son programme la lutte contre la corruption et les abus de toute sorte : « L'équipe de la candidate Fitina, elle, chantait qu'elle lutterait contre la malhonnêteté sous toutes ses formes. Outre le phénomène des "souris" qui dévastait le milieu des fonctionnaires, elle s'intéressait à la corruption pendant les concours [...] » (Fanny-Cissé, 2016 : 44).

Mais une fois élue, Fitina ne donne pas vraiment un exemple de probité car elle concentre de nombreux ministères en une seule et même personne, sa meilleure amie, dont le prénom n'est pas divulgué dans le roman mais que le peuple a ironiquement rebaptisée par la périphrase « la ministre des postes juteux » (Fanny-Cissé, 2016: 67). Le népotisme dont fait preuve Fitina s'illustre lorsque le lecteur découvre la constitution du nouveau gouvernement, où siègent famille et proches :

La présidente Fitina rendit son gouvernement public par l'intermédiaire des médias en milieu de matinée. Il n'était ni pléthorique ni restreint. Il comportait en tout vingt membres. Il respectait aussi la parité : il y avait autant d'hommes que de femmes. Mais comme la perfection n'est pas de ce monde, il y avait un « hic ». Le « hic » était que la meilleure amie de la présidente était non seulement nommée Premier ministre mais elle cumulait aussi les postes de ministre du Pétrole et des Hydrocarbures, de ministre des Infrastructures, et de ministre de l'Économie et des Finances [...] En outre, les trois quarts du gouvernement étaient constitués par des membres de la famille élargie ou par des connaissances proches de la présidente Fitina (Fanny-Cissé, 2016 : 67).

La citation ci-dessus offre au lecteur un parfait exemple de la satire utilisée par Fanny-Cissé, dans la mesure où elle commence par décrire le gouvernement de Fitina qui a l'apparence de la normalité du fait du nombre de membres et du respect de la parité. Elle souligne par la suite le « hic » de ce gouvernement qui, loin d'être un menu détail s'avère être un problème de taille, à savoir celui de l'accumulation des ministères et le népotisme. L'écrivaine provoque le rire du lecteur qui, bien habitué à ces problèmes, voit dans la narration un reflet réel des crises liées aux différents gouvernements.

Lorsque les étudiants et les journalistes osent critiquer les agissements de Fitina, cette dernière musèle au sens propre et figuré les opposants :

Les étudiants pris sur le théâtre des opérations furent copieusement bastonnés et tous enrôlés dans l'armée, filles comme garçons [...] Deux journalistes arrêtés dans le cadre de cette affaire revendiquèrent haut et fort la liberté d'expression et résistèrent aux forces de l'ordre qui les tiraient par leurs vêtements. L'un des deux journalistes exerçait sur une radio étrangère. Il fut conduit à l'aéroport au pas de course avec pour tout bagage, son matériel d'information, son casque et son micro. Jeté dans un avion qui avait tout l'air d'un charter, il fut déposé dans son pays sans autre forme de procès. L'autre journaliste étant originaire du pays, ne pouvait être rapatrié [...] Son collègue expulsé, il cria plus fort qu'on était en train d'assassiner la liberté de la presse. Il fut conduit de force au Palais

et on lui colla les lèvres avec de la colle à bois. « Sans bouche, pas de revendication, pas de journal parlé, n'est-ce pas ? » (Fanny-Cissé, 2016 : 135).

L'écrivaine a de nouveau recours à la satire en utilisant des adverbes tels que « copieusement » bastonnés, pratique malheureusement courante dans le pays. L'ironie se reflète dans la citation quand la narratrice nous informe que les étudiants (opposés à Fitina) se retrouvent dans le camp de Fitina à la suite de la manifestation pour dénoncer son pouvoir dictatorial (enrôlés dans l'armée). Enfin, le fait de coller la bouche des opposants à la colle à bois pour les empêcher de « crier plus fort qu'on était en train d'assassiner la presse » est également d'une ironie mordante.

Les méthodes utilisées par la dictatrice deviendront de plus en plus violentes au fil du récit à l'encontre des manifestants et des opposants :

Certains eurent les membres brisés, d'autres perdirent même la vie, on signala encore des viols de manifestantes dans des maisons inachevées où elles s'étaient réfugiées. Ceux qui eurent de la chance, purent regagner leur domicile, le cœur battant la chamade. Certains se promettaient de ne plus jamais risquer ainsi leur vie, quand d'autres arguaient qu'il fallait continuer de lutter quoi qu'il arrive, envers et contre tout (Fanny-Cissé, 2016 : 136).

Par conséquent, à la lecture des différentes citations, nous constatons un brusque retournement concernant le personnage de Fitina. Elle qui voulait en finir avec toutes les tares de corruption et d'abus de pouvoir s'est transformée en une dictatrice qui ne supporte pas la moindre critique face à son mandat présidentiel. Elle utilise l'intimidation et la violence pour instaurer la crainte chez la population. Fitina suscite également la haine chez ses compatriotes, où qu'ils soient :

On la détestait aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de son pays [...] Trois ans seulement étaient passés depuis le début de son mandat. Il restait cinq bonnes années avant que de nouvelles élections se tiennent, comme le stipulait la Constitution (Fanny-Cissé, 2016 : 154).

En somme, le personnage de Fitina se montre d'une dureté implacable et prêt à étouffer toute voix discordante. Ce personnage est passé d'une femme séduisante et pleine de bonne volonté pour en finir avec les pratiques immorales du pays (corruption, chantages sexuels etc.) à celui d'une femme qui assoit son pouvoir grâce à la magie et aux sacrifices humains et le pérennise par la tyrannie et la violence.

2.1.2. En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma

Bien avant Fanny-Cissé, Kourouma maniait déjà l'ironie et la satire. Il faisait le bilan de la pantomime des décolonisations en écorchant le général de Gaulle au passage :

Après la défaite indochinoise et la guerre d'Algérie, le général de Gaulle et la France décidèrent de décoloniser les possessions françaises de l'Afrique noire [...] Le génie politique du général de Gaulle lui permit de trouver une solution satisfaisante au problème. De Gaulle parvint à octroyer l'indépendance sans décoloniser. Il y réussit en inventant et en entretenant des présidents de la République qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leurs pays, alors qu'ils n'avaient rien fait pour l'indépendance de leur République et n'étaient pas les vrais maîtres, les vrais chefs de leurs peuples (Kourouma, 1998 : 76-77).

Ces lignes montrent la critique sévère que Kourouma adresse, d'abord, à la manière du général de Gaulle de répartir et d'organiser les territoires africains décolonisés, et ensuite aux « pères de la nation » (les présidents des républiques africaines) qui ne s'étaient pas mobilisés ni n'avaient combattu pour une Afrique indépendante. En même temps, ces mots reflètent l'incompréhension et l'étonnement de l'auteur face à une situation qui lui semble très injuste, où des chefs d'État gouvernent des républiques africaines pour lesquelles ils ne se sont pas battus. Ils ne connaissent pas, comme lui, comme Kourouma, ce sentiment de lutte contre le colonisateur, pour l'émancipation de l'Afrique.

Fils de Tchao et Nadjouma (du clan des *paléos*), Koyaga, qui est devenu père de la nation et dictateur de la République du Golfe, une république imaginaire, écoute attentivement les conseils qui lui sont donnés :

Le chasseur novice avant de fréquenter la brousse va à l'école des maîtres chasseurs pour les écouter, les admirer et se faire initier. Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie. Il vous faut au préalable voyager. Rencontrer et écouter les maîtres de l'absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d'État des quatre points cardinaux de l'Afrique liberticide (Kourouma, 1998 : 171).

Ces mots présentent l'ironie acerbe dont Kourouma fait preuve à chaque fois qu'il évoque une situation qui ne lui plaît pas. Le terme « liberticide » retient notre attention. Kourouma parle-t-il d'une Afrique liberticide au lieu d'une Afrique libre ? *Le Nouveau Petit Robert* définit le terme liberticide comme celui « qui détruit la liberté, les libertés » (1993 : 1279). En somme, avec l'emploi de cet adjectif, Kourouma présente un pays où la liberté d'expression et d'action sont absentes.

Koyaga, lorsqu'il devient président à vie de la République (imaginaire) du Golfe, assassine tous les ministres, ainsi que le chef de l'État qui l'avaient précédé. Il pensait que la politique était comme la chasse, « on entre en politique comme on entre

dans l'association des chasseurs » (Kourouma, 1998 : 171). Par conséquent, une fois « maître sans partage » de la République du Golfe, il exercera son pouvoir comme un véritable dictateur :

Jusqu'ici les choses en République du Golfe avaient été bipolaires et limpides ; tout se traitait, se combinait, se jouait entre deux partenaires. Le pouvoir autoritaire et le peuple résigné. En haut, vous le dictateur arrogant, votre armée, votre parti, vos caudataires, vos agents de renseignement. En bas, les paysans abrutis par leurs croyances et leurs misères, patients et muets. Le dictateur dédaigneux, émasculateur et sanguinaire que vous étiez s'était déclaré anticommuniste et avait pour protecteur tout l'Occident (Kourouma, 1998 : 325).

Néanmoins, la situation en République du Golfe change brusquement lorsque le président de France, François Mitterrand, propose à tous les chefs d'État africains de gouverner dans une démocratie. Toutefois, malgré les tensions et les protestations des Africains, l'Afrique fera marche en arrière en matière de démocratie :

La confusion est générale. Les descolarisés lancent des pierres, pillent, incendient, détruisent. Les forces de l'ordre interviennent d'abord en tirant en l'air. Mais des gendarmes sont blessés et tués. Pour se dégager, les forces de l'ordre usent de balles réelles [...] Les représentants des grands pays occidentaux depuis deux jours sont harcelés par Koyaga. Koyaga en vain sollicite leur aide, leur compréhension. Il menace de changer de camp, de devenir rouge, de faire venir en Afrique des Cubains, des Chinois de la Chine continentale, des Coréens de Pyongyang si l'Occident ne court pas à son secours (Kourouma, 1998 : 331-332).

Koyaga, à l'instar de Fitina (Fanny-Cissé, 2016 : 192), essaie de calmer une population furieuse. Mais ce n'est pas suffisant. Les jeunes attaquent le siège du parti unique et l'occupent : « Dès le 5 au matin, l'insurrection éclate et embrase la ville entière. Les bilakoros en colère pillent, incendient, saccagent, volent. Les forces de l'ordre les attaquent, les dispersent, les font fuir » (Kourouma, 1998 : 337). Au milieu du chaos, un message est diffusé à la radio : « Koyaga est mort cette nuit tué par des patriotes. Cette fois bien mort, bien tué » (Kourouma, 1998 : 351)⁶.

Et au grand étonnement de tous, les habitants de la République du Golfe se divisent en deux : une partie exprime son euphorie dans les rues célébrant la mort de

⁶ En parallèle, un autre message est diffusé à la radio dans la République de Louma : « De fil en aiguille, Radio Trottoir avait colporté en quelques minutes la mort de la Présidente dans les recoins des plus insignifiants hameaux du pays. La nouvelle était étonnante et les plus sceptiques se demandaient si ce n'était pas un canular pour voir la réaction des gens. Ils croyaient leur présidente capable du pire (Fanny-Cissé, 2016 : 218).

Koyaga, d'autres, en revanche, doutant de la véracité des faits, ferment les portes de leurs maisons, envahis par la peur.

Cependant, Koyaga n'était pas mort, il était caché : « Les conjurés ignoraient que vous ne dormiez pas plus de trois heures d'affilée dans la même chambre. Ils ne savaient pas que vous changiez de chambre, de lit, de de maîtresse trois fois par nuit. Une demi-heure avant l'attentat, vous aviez heureusement quitté la chambre de l'aile gauche du bâtiment principal au premier. Vous aviez donc encore miraculeusement échappé, vous étiez donc bien vivant » (Kourouma, 1998 : 351).

Comme Fitina (Fanny-Cissé, 2016 : 216), Koyaga décide d'attendre plusieurs jours avant de réapparaître. Et il décide de le faire afin de vérifier qui étaient ses véritables ennemis, les véritables « opposants » au régime : « Nous utiliserons avec mes lycéens la période d'interrègne, d'incertitude pour assassiner, nous débarrasser de tous les opposants qui se seront démasqués » (Kourouma, 1998 : 353). Malheureusement, lorsque Koyaga décide de réapparaître, il est déjà trop tard. Un spectacle apocalyptique régnait dans sa ville natale. Sa mère et son marabout n'étaient plus là, en outre des envoyés spéciaux l'avaient envahie dans sa totalité. Les rues de la ville avaient été occupées par les gens qui effectuaient une marche victorieuse vers la résidence privée de Koyaga, tandis que les chasseurs, venus de toutes les parties de l'Afrique, y étaient arrivés « pour participer aux funérailles de trois mois qu'ils lui devaient » (Kourouma, 1998 : 355). C'était la fin de sa carrière politique. Le dictateur de la République du Golfe ne pouvait ni réapparaître ni punir les « opposants », car il était vraiment mort pour son peuple.

À la lumière des éléments mentionnés supra, il apparaît que les deux romanciers ivoiriens manient la satire pour dénoncer les abus commis par les dictateurs Koyaga et Fitina. Si ces derniers ont pu se hisser au pouvoir et établir leur tyrannie sur un peuple sans défense, c'est grâce à un adjuvant sans faille, la magie, qui devient dès lors indissociable du pouvoir dans les deux romans.

3. Magie liée au pouvoir

La pratique de la sorcellerie est très courante dans la société africaine. C'est d'ailleurs l'un des faits les plus redoutés qui pèsent sur le continent. Elle est présente dans tous les secteurs et c'est la raison pour laquelle les marabouts sont si largement consultés par les milieux politiques et autres. Au sein du paysage politique africain, la magie n'est pas quelque chose de secondaire. En fait le pouvoir ne s'exerce pas sans la magie.

La littérature étant le reflet direct de tous les maux des populations africaine, Bruno Gnaoulé-Oupoh (2000 : 349) constate, vis-à-vis de la sorcellerie et des croyances, qu'« Il y a dans le comportement que les auteurs adoptent à l'égard de ces deux phénomènes sociaux, une unanimité qui est manifeste dans leurs œuvres ». En effet, la sorcellerie apparaît dans de nombreuses situations au long de la vie d'un

individu qui lorsqu'il souhaite fermement quelque chose, n'hésite pas à demander de l'aide aux forces occultes. Nous verrons à présent de quelle manière la sorcellerie est au cœur du roman *Madame la Présidente*.

3.1. *Madame la Présidente* (2016) de Fatou Fanny-Cissé

Pour arriver à son objectif d'être élue Présidente de la République de Louma, Fitina cherche un appui mystique solide, qui lui garantirait un succès sans faille aux urnes :

La candidate Fitina recherchait quelqu'un de puissant, pas un charlatan mais quelqu'un qui s'y connaissait vraiment pour prendre son destin en main sur le plan mystique. Kotigui affirma qu'il avait ouï-dire qu'un homme très puissant avait les compétences pour ce genre de tâches. Son informateur lui avait précisé que ses conditions pouvaient être draconiennes car il était l'homme des situations impossibles. Jusque-là, il était parvenu à ses fins en dépit de tous les obstacles qui s'étaient dressés sur son chemin. On l'appelait Djomori et son informateur affirmait que Djomori possédait la science infuse en matière de sciences occultes : le mot « Jamais » ne faisait pas partie de son vocabulaire (Fanny-Cissé, 2016 : 39).

Le sorcier Djomori apparaît comme la clé à tous les problèmes de Fitina mais semble disposé à demander de nombreux sacrifices afin de réaliser un vœu impossible au départ :

- Alors, pour accomplir ce vœu qui est à priori impossible à réaliser, mais que je peux faire aboutir malgré tout, j'ai trois exigences : premièrement, vous me ferez don de votre fertilité. Deuxièmement, vous me ferez don de la vie d'un albinos. Un sac vide ne pouvant s'adosser un mur, je remplirai le vôtre afin que vous puissiez régner sur la République de Louma.
- Le prix à payer est très lourd, j'en conviens mais il est à la hauteur de vos ambitions (Fanny-Cissé, 2016 : 54).

En plus de la protection mystique quotidienne, Fitina bénéficie du pouvoir de se métamorphoser ou de disparaître, ce qui lui accorde une protection additionnelle quant aux possibles attaques de tous ceux qui aimeraient la voir morte :

Parmi ces indications, figuraient deux mots : un mot qu'elle devait prononcer pour pouvoir disparaître en cas de situation extrême pour se métamorphoser en un animal ou en un objet et le nom de son totem [...] Fitina rangea d'abord précieusement le bout de papier dans la valisette avant de l'en retirer et de le brûler. Il pouvait tomber entre des mains qui lui voulaient du mal et ce serait sa fin car là était consignée toute sa vie désormais. Même Kotigui qui lui avait rapporté le papier avait eu la décence

de ne pas le lire. Elle était donc la seule à connaître son totem secret. De même, elle était la seule à savoir le mot qu'elle devait prononcer pour disparaître de la vue de ses ennemis en cas de malheur (Fanny-Cissé, 2016 : 62).

En somme, l'utilisation de la magie est intrinsèquement liée au pouvoir dans le roman *Madame la Présidente*. C'est une véritable protection qui la rend intouchable et lui permet d'asseoir son pouvoir dictatorial, comme c'est le cas aussi du dictateur Koyaga dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* :

Vous venez d'atterrir, d'arriver de votre long voyage. Après la revue de la troupe au pied de la passerelle, vous avez rejoint le salon d'honneur, vous êtes en train de serrer les mains des ministres et ambassadeurs quand le brouhaha éclate. Votre garde personnelle se serre autour de vous pour vous protéger. Vous venez d'échapper à un attentat, à un complot militaire. On vous avait prévenu, vous n'aviez pas cru (Kourouma, 1998 : 252).

3.2. *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) d'Ahmadou Kourouma

La sorcellerie est également très présente dans le roman de Kourouma puisque la mère du dictateur Koyaga, appelée Nadjouma, dispose de la sorcellerie « la plus puissante de notre continent » :

La sorcellerie de Nadjouma, la maman de Koyaga, est la plus puissante de notre continent. Elle est la plus inspirée des magiciennes de notre époque. Son fils est invulnérable. Dans tous les villages de la République du Golfe on se le dit et le répète. On le chante le soir au clair de lune. On le pense et le murmure aussi dans les bureaux climatisés des riches palais des dictateurs de notre vaste continent (Kourouma, 1998 : 273).

Dans cette citation, nous voyons la relation étroite entre Nadjouma et son fils Koyaga, qui a besoin de sa mère, qui dépend de sa protection et de ses conseils.

Nadjouma jouera un rôle important dans la vie du dictateur de la République du Golfe. Tous deux, mère et fils, entretiendront une relation très étroite, soupçonnée même d'amour incestueux :

On vous accuse d'amour incestueux. Accusation à laquelle le maître chasseur ne trouve pas digne de répondre. Mais l'accusation se justifie par votre comportement. Elle s'assoit souvent sur vos jambes ou vous vous asseyez sur ses jambes. Très souvent, vous vous couchez dans le lit de votre mère. Chaque fois que des soucis importants vous tenaillent, vous entrez dans la chambre de votre maman, vous vous débarrassez de votre [...] veste lourde d'une vingtaine de décorations, de votre cravate, de vos chaussures et plongez dans le lit de votre mère. Pour réfléchir (Kourouma, 1998 : 279).

Belle femme, elle possède des pouvoirs de magie, de géomancie. Elle prédit l'avenir et informe Koyaga de tout ce qu'il lui demande. Elle reçoit même la visite d'autres personnes qui demandent à la consulter sur leur avenir, comme celle de hauts responsables politiques de la République du Golfe, de candidats à des postes de responsabilité, y compris des dictateurs africains : « Les dictateurs africains, impressionnés par les miracles par lesquels Koyaga se présente chaque fois devant l'assistance, cherchent à recueillir ses prédictions sur leur avenir » (Kourouma, 1998 : 273).

C'est cette Afrique des marabouts, corrompue et divisée que Kourouma et Fanny-Cissé décrivent avec un style nouveau, un style qui est le résultat de la fusion des deux langues : la langue française et la langue négro-africaine. Tous deux, ils feront de la langue française, une langue plus dynamique et colorée en introduisant dans leur écriture une des vertus de la culture africaine : celle de l'oralité.

4. Procédés d'écriture : oralité, ironie, proverbes

L'oralité est un des piliers fondamentaux de la littérature africaine. Les œuvres de Kourouma et de Fanny-Cissé en sont un exemple clair et nous verrons au cours des lignes suivantes de quelle manière chacun de nos auteurs a recours à des énoncés phraséologiques pour accentuer la portée de son message.

Chez Kourouma, nous retrouvons une abondance de proverbes dans son roman *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Le *Nouveau Petit Robert* définit le proverbe comme étant une « formule présentant des caractères formels stables, souvent métaphorique ou figuré et exprimant une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social » (Le Robert, 1993 : 1810). Ces énoncés de sagesse populaire rejoignent sur le plan formel la technique du collage comme le mentionne Chevrier (1999 : 102), permettant ainsi la communication entre l'oral et l'écrit :

On peut estimer que l'entrée en dialogue de l'écrit avec l'oral se manifeste dans un premier temps par la pratique du collage qui consiste, soit à insérer dans le corps du texte des fragments (proverbes, contes, fables, etc.) empruntés à l'oralité, soit à mettre en scène un opérateur de l'oralité (vieillard, griot, conteur) censé de restituer la parole originelle, le texte global demeurant cependant conforme aux règles de la prose romanesque classique.

Nous reproduisons ci-dessous quelques proverbes utilisés par Kourouma dans son roman, souvent liés au pouvoir :

Où un homme doit mourir, il se rend tôt le matin (Kourouma, 1998 : 125).

Celui qui doit vivre survit même si tu l'écrases dans un mortier (Kourouma, 1998 : 178).

Le cri de détresse d'un seul gouverné ne vient pas à bout du tambour (Kourouma, 1998 : 181).

Dans un pouvoir despotique la main lie le pied, dans la démocratie c'est le pied qui lie la main (Kourouma, 1998 : 226).

Comme le souligne Gnaoulé-Oupoh (2000 : 388), l'utilisation de ces proverbes « sont suscités par le contexte sur lequel ils jettent un certain éclairage, contribuant à une meilleure intelligence du texte ». Leur fonction est dès lors utile pour étayer les propos du narrateur et les relier à la sagesse populaire connue de tous.

Chez Fanny-Cissé, les expressions idiomatiques (à présent EI) sont associées à l'oralité, puisque comme le souligne González-Rey (1997 : 291), elles sont « considérées propres à la langue parlée, elles ont hérité toutes les connotations que celle-ci implique : familiarité et banalité, entre autres ». Nous offrons au lecteur trois exemples des nombreuses expressions idiomatiques (ici, expressions imagées) qui émaillent le roman :

À Louma, les affaires de ce genre se réglaient autrement qu'en Occident, avait fait comprendre la présidente Fitina aux bailleurs de fonds. Dans des temps plus reculés, cela se serait simplement réglé sous l'arbre à palabres. En clair, *il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat* dans cette affaire de détournement de fonds. (Fanny-Cissé, 2016 : 105-106).

Lorsque le chef de la police lui demanda si revendiquer le rétablissement des réseaux sociaux sur Internet était bien la cause de tout désordre, Kandji lui répondit sereinement que *c'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase*. L'université manquait d'infrastructures : on courait se chercher une place chaque matin pour acquérir le savoir, les amphithéâtres étaient bondés (Fanny-Cissé, 2016 : 118).

À vrai dire, pendant les opérations « Ville morte » et « Restons à la maison », il ne se passait strictement rien *puisque'il n'y avait pas un chat dans les rues*. La psychose aidant, la vie dans le pays s'arrêtait au grand dam du gouvernement (Fanny-Cissé, 2016 : 147).

Nous pouvons interpréter l'utilisation de ces expressions imagées selon la grille de lecture de González-Rey quant à leur utilisation, dans la mesure où le besoin d'avoir recours à des unités linguistiques hautes en couleurs correspond à un besoin de véhiculer l'affectivité de l'énonciateur, à savoir l'indignation de la narratrice face à tous les abus de pouvoir :

Du point de vue de l'énonciateur, c'est l'affect qui est à l'origine du besoin qu'il éprouve de nommer une réalité interne ou externe à lui au moyen d'une image concrète. Cette réalité provoque en lui un certain état d'âme qui le détermine au choix

d'un langage plus colorié, plus vivant, plus expressif. Il pourrait très bien s'exprimer en termes objectifs, neutres. Or, ses sentiments étant en jeu, il cherche un moyen d'expression plus direct. L'image facilitée dans une EI permet l'actualisation des sentiments internes du locuteur. Elle les rend plus saisissants, dans l'intention de les transcrire avec force. Ainsi donc, les EI servent-elles à matérialiser l'affectivité de l'énonciateur qui choisit ce signe, et non un autre, en raison de son pouvoir d'évocation (González-Rey, 1997 : 295).

En parallèle de l'utilisation des proverbes chez Kourouma et des expressions imagées chez Fanny-Cissé, nous observons un phénomène commun chez les auteurs, à savoir le recours à de nombreuses expressions figées qui sont défigurées à l'aide de métaphores animales. Le défigement est par ailleurs une caractéristique des proverbes baoulé⁷, particulièrement éclairants quant à leur portée socio-culturelle. Nous en reproduisons ci-dessous quelques exemples afin d'illustrer notre propos :

Ils examinèrent sommairement la situation et aboutirent à la conclusion qu'il fallait faire barrage à la dictature naissante du pouvoir de Fitina. « *Il faut tuer le poussin dans l'œuf avant qu'il ne devienne un poulet carnivore* », caricaturait-elle ironiquement (Fanny-Cissé, 2016 : 111).

Au contraire, la présidente Fitina vint lui caresser doucement et tendrement les cheveux avec ses longs doigts manucurés et lui donner des conseils comme une mère l'aurait fait avec sa fille. *Était-elle en train de lécher sa proie avant de la croquer ? Cherchait-elle plutôt à l'apaiser ?* Kandji qui s'attendait au moins à être battue ne comprenait rien à l'attitude de la Présidente. Elle était décontenancée par cette douceur à laquelle elle ne s'attendait pas (Fanny-Cissé, 2016 : 119).

Dans le même temps, les fragiles portes en bois des chambres universitaires furent défoncées à coups de pied dans un fracas épouvantable. Brusquement tirés de leur sommeil, certains étudiants, ne demandant pas leur reste, ne se posèrent pas de questions et se terrèrent où ils le purent. *Lorsque le poisson s'éjecte de l'eau c'est que la température sous l'eau est tellement chaude qu'il est obligé d'en sortir, c'est connu* (Fanny-Cissé, 2016 : 132).

Quand on voit les souris s'amuser sur la peau du chat, on mesure le défi que la mort peut nous infliger (Kourouma, 1998: 67).

Quand le nerf vital est coupé, la poule tue le chat sauvage (Kourouma, 1998 : 117).

⁷ Voir notamment Kouakou et Yao Yao (2018).

Si un canari se casse sur la tête, lave-toi de cette eau (Kourouma, 1998 : 117).

La plume de l'oiseau s'envole et l'air mais elle termine à terre (Kourouma, 1998 : 125).

Un énorme éléphant n'a pas toujours d'énormes défenses (Kourouma, 1998 : 267).

C'est souvent l'homme pour qui tu es allé puiser l'eau dans la rivière qui a excité le léopard contre toi (Kourouma, 1998 : 285).

Dans les deux cas, les proverbes et expressions imagées choisis suivent la thématique principale de cet article : le pouvoir, la politique, les dictateurs africains, en somme, l'environnement socio-politique qui a accompagné l'histoire africaine à partir de son indépendance jusqu'à nos jours.

Il s'avère que le choix de ces expressions orales n'est pas anodin et remplit une fonction satirique, comme le souligne Bédia (2008 : 75) :

S'il s'agit souvent d'allusions mythiques, comme le montrent ces exemples, les traitements narratifs qu'en font les romanciers traduisent la justesse de la satire idéologique pour laquelle ces images sont convoquées opportunément. L'intention des auteurs est tellement nette qu'elle devient prépondérante et, parfois, éclipse partiellement ou totalement l'empirisme, dont la transcription dans le roman devient poésie. C'est le cas du « serpent avaleur de rat » qu'Ahmadou Kourouma utilise pour traduire le rapport de force entre le pouvoir politique contaminé par un accès de dictature et le peuple sans défense. Cette forme de symbolisation qui était déjà la tendance dans les proverbes d'animaux, dont une masse considérable prospère dans les genres oraux, investit les écritures littéraires des auteurs du continent, pour déterminer les contours singuliers d'une intertextualité analysée à l'aune des humanités africaines. En dehors de cette approche de sa réception, le symbolisme animal serait tout simplement détourné d'une de ses fonctions esthétiques.

Il est évident qu'il existe une relation intertextuelle entre les deux écrivains, dans la mesure où ils partagent une même vision du monde politique comme étant un monde cynégétique, dangereux, où il existe des proies et des prédateurs assoiffés de pouvoir et de sang. Les lignes qui suivent expliquent ce lien intertextuel entre les deux romans.

5. Convergences entre les deux œuvres et réflexions pour les lecteurs

Chez les deux auteurs, le monde politique est dépeint comme un monde cynégétique. En effet, le monde politique apparaît chez Fanny-Cissé comme un monde animalisé et elle établit un lien intertextuel entre le roman de Kourouma *En attendant*

le vote des bêtes sauvages (1998) et le sien en citant de manière directe les « bêtes sauvages » qui vivent dans la jungle politique :

Lorsqu'on leur rétorquait que « celui qui ne fait pas de politique la subit », ces populations répliquaient qu'elles acceptaient de subir la politique plutôt que de la pratiquer, car dans la République de Louma et ses environs, le milieu politique était un panier de crabes ou même une mare aux crocodiles. S'y faisaient mordre tous ceux qui s'y aventuraient imprudemment. D'autres la comparaient à une jungle où seules les « bêtes sauvages » avaient droit de cité quand d'autres, enfin, ajoutaient que les démagogues et les roublards arrivaient aussi à tirer leur épingle de ce jeu glauque où les peaux de bananes étaient légion (Fanny-Cissé, 2016 : 11-12).

Par conséquent, il existe une convergence esthétique entre l'œuvre de Fanny-Cissé et Kourouma. La République de Louma est une jungle où se livre un combat mettant en scène l'homme et l'animal. En effet, cette métaphore prend tout son sens si l'on analyse depuis la perspective culturelle mandingue où l'animal est présenté comme le frère nu de l'homme. Dès lors le double de l'homme est l'animal. Ainsi, il est aisé de transposer le monde animal fictif sur le monde humain afin de critiquer des dirigeants réels où cette pratique est interdite et punie de prison ou de mort.

Dans le prolongement du monde politique comme un monde cynégétique, il existe d'autres convergences entre nos deux auteurs, notamment concernant la mort des dictateurs qui finissent dévorés par des animaux. Ainsi nous pouvons mettre en parallèle la fin de *Les Soleils des Indépendances* (1980) avec la fin de *Madame la Présidente* (2016) :

Les gros caïmans sacrés flottaient dans l'eau ou se réchauffaient sur les bancs de sable. Les caïmans sacrés du Horodougou n'oseront s'attaquer au dernier descendant des Doumbouya. Vassoko n'était plus qu'à quelques pas. Fama escalada le parapet et se laissa tomber sur un banc de sable. Il se releva, l'eau n'arrivait pas à la hauteur du genou. Il voulut faire un pas, mais aperçut un caïman sacré fonçant sur lui comme une flèche. Des berges on entendit un cri. Un coup de fusil éclata : d'un mirador de la république des Ébènes une sentinelle avait tiré. Le crocodile atteint grogna d'une manière horrible à faire éclater la terre, à déchirer le ciel ; et d'un tourbillon d'eau et de sang il s'élança dans le bief où il continua à se débattre et à grogner [...] Fama inconscient gisait dans le sang sous le pont. Le crocodile râlait et se débattait dans l'eau tumultueuse (Kourouma, 1980 : 191-192).

Dans un tour de force, le fantôme Djalo, l'opposant « aux couilles d'acier », se retrouva du côté opposé à la cage des fauves.

Il empoigna la Présidente et la jeta contre la cage de ses lions. Le fait qu'elle soit leur maîtresse n'arrêta point les félins. Ils étaient friands de chair fraîche et ne faisaient pas de tri. Les lions qui s'attendaient à dévorer les os des squelettes, ne se plaignirent pas outre mesure d'avoir de la chair à mastiquer. Et puis, quel goût auraient eu des os de squelettes ? Dès que le dos de la Présidente s'appuya contre la grille, les fauves y plantèrent leurs griffes, la tirèrent par la peau du cou pour la faire entrer de force dans la cage. Ils firent tant et si bien que bientôt, la présidente Fitina ne fut plus que de la chair à pâté. Qui règne par l'épée périt par l'épée, a-t-on coutume de dire. Ainsi, Fitina, qui avait fait de ses lions une arme de dissuasion, avait-elle fini dévorée par eux. (Fanny-Cissé 2016 : 216).

À la lecture de ces deux extraits, le parallélisme existant entre Fama, le dernier Doumbouya, dévoré par les caïmans et Fitina, dévorée par les lions, le symbole de l'héroïsme, est surprenant. Tous deux connaissent une fin violente qui ferme aussitôt le cycle dictatorial dont souffrait la population. Les animaux qui apparaissent dans les deux récits ont une importance capitale dans la culture malinké : en effet, le caïman symbolise la pureté du pouvoir, et ici, la fin de la dynastie de Fama. Dans la culture mandingue, le lion symbolise le pouvoir. Le processus de sylvisation que souligne Bédia dans son article *Écrire l'humanité par l'animalité* est par conséquent un moyen de dénonciation des figures dictatoriales :

Les animaux chasseurs et les animaux mystiques développent la phonologie du pouvoir. C'est à juste titre que leurs propriétés (courage, rapidité, férocité, violence, prédation...) se prêtent à la psychologie des hommes d'État, de leurs collaborateurs et autres affidés. Dans les cas où il est question de peindre les agissements du pouvoir et de ses appendices : président, ministre, député, militaire, policier, soldat, enfant-soldat, milicien, etc., le mode de sylvisation insiste sur les aspects horrifiants, hideux, bref, tous les sentiments qui suscitent l'inimitié. Il est en résulte alors une dévalorisation du personnage ou le refus de le considérer comme un modèle. De ce point de vue, la *sylvisation* sert à dénoncer l'abjection des dictatures. Ce qui explique que le symbolisme du bestiaire se conçoit concomitamment avec celui des lieux ou des espaces inhospitaliers, hostiles au développement de la vie humaine, de manière à renforcer l'idée de désastre et de chaos. (Bédia, 2008 : 70)

En définitive, ce travail a eu comme objectif de mettre en relief les nombreux parallélismes et jeux de miroirs entre les œuvres *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) et *Madame la Présidente* (2016). En effet, au niveau diégétique, le motif de l'ascension du dictateur symptomatique des crises politiques qu'a traversé la Côte

d'ivoire, initialement présent chez Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* est repris par Fanny-Cissé dans *Madame la Présidente*, car il s'agit d'un problème qui est toujours d'actualité. La toile de fond est également similaire entre les deux auteurs, où le monde politique est un monde cynégétique, cruel et sans pitié. Afin de compléter la satire concernant les dictateurs, les deux auteurs ont incorporé une dimension orale à leurs récits, où les proverbes, expressions figées (et défigées) émaillent le récit et provoquent le rire du lecteur grâce à l'utilisation de la satire. Nous partageons l'opinion de Viviane Gbadoua Uetto (2013 : 11) qui déplore l'idée reçue selon laquelle « les écrivaines africaines n'aborderaient quasiment jamais des questions socio-politiques dans leurs récits du fait de l'exclusion des femmes de la sphère politique dans la vie réelle » (Gbadoua Uetto). En effet, Fanny-Cissé a su, en s'inspirant de Kourouma, devenir elle aussi une figure de la rupture au niveau littéraire, en proposant une satire moderne autour de la figure du dictateur, en l'occurrence une dictatrice, reflet des maux endémiques que traverse la Côte d'Ivoire aujourd'hui encore à l'instar de nombreux pays africains.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BÉDIA, Jean-Fernand (2008) : « Écrire l'humanité par l'animalité : une stratégie narrative d'intertextualité dans le roman africain francophone ». *Francofonía*, 17, 63-76.
- BLUM, Françoise (2018) : « Années 68 postcoloniales ? “Mai” de France et d'Afrique ». *French Historical Studies*, 41/2, 193-218.
- BRUNET LA RUCHE, Bénédicte & Sophie DULUCQ (s.d. [en ligne]) : « Les chemins politiques, de Brazzaville à la Communauté (1944-1958) ». *Indépendances*, s.n. URL : <https://fresques.ina.fr/independances/parcours/0005/les-chemins-politiques-de-brazzaville-a-la-communaute-1944-1958.html>
- CHEMLA, Yves & Laurent GAUVIN (2022) : « Entretiens avec Kourouma : “C'est une autre histoire qui a alors commencé...” ». *Roman 20-50*, 73/1, 137-167. DOI : <https://doi.org/10.3917/r2050.073.0137>
- CHEVRIER, Jacques (1999) : *Littératures d'Afrique noire de langue française*. Paris, Nathan.
- CLEMENTE ESCOBAR, Ángel (2023) : *El París insurrecto como imaginario*. Valencia, Tirant Humanidades.
- DOULUC, Sophie (1961 [en ligne]) : « Une déclaration de Felix Houphouët-Boigny ». *Indépendances*, s.n. URL : <https://fresques.ina.fr/independances/fiche-media/Indepe-00110/une-declaration-de-felix-houphouet-boigny.html>
- FANTOURÉ, Alioum (1972) : *Le cercle des Tropiques*. Paris, Présence Africaine.
- FANY-CISSÉ, Fatou (2012) : *Une femme, deux maris*. Abidjan, NEI-CEDA.
- FANY-CISSÉ, Fatou (2016) : *Madame la Présidente*. Abidjan, NEI-CEDA.
- FANY-CISSÉ, Fatou (2017) : *Mèva*. Abidjan, NEI-CEDA

- GBADOUA UETTO, Viviane (2013) : *Littérature féminine ivoirienne : une écriture plurielle*. Paris, L'Harmattan (coll. Études africaines).
- GNAUOLÉ-OUPOH, Bruno (2000) : *La littérature ivoirienne*. Paris, Karthala.
- GONZÁLEZ-REY, María Isabel (1997) : « La valeur stylistique des expressions idiomatiques en français », *Paremia*, 6, 291-296.
- KAYA, Simone (1976) : *Les danseuses d'Impé-Eya*. Abidjan, INADES.
- KOUAKOU, Koffi Joël & Jean-Marc YAO YAO (2018) : « La question du figement formel dans les proverbes baoulé », *Paremia*, 27, 85-94.
- KOUASSI, Akissi Florence (2020) : « Histoire du roman féminin ivoirien : du moi à la dénonciation politique ». *Annales de l'Université de Moundou. Série A-FLASH*, 7/4, 33-54.
- KOUROUMA, Ahmadou (1980) : *Les Soleils des Indépendances*. Paris, Éditions du Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (1990) : *Monné, Outrages et Défis*. Paris, Éditions du Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (1998) : *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Éditions du Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (2000) : *Allah n'est pas obligé*, Paris, Éditions du Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (2004) : *Quand on refuse on dit non*, Paris, Éditions du Seuil.
- MEJRI, Salah (2008) : « Inférence et structuration des énoncés proverbiaux », in Danielle Leeman (dir.) : *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue. Hommages à Jean-Claude Anscombe*. Chambéry, Université de Savoie, 169-180.
- OUOLOGUEM, Yambo (1968) : *Le devoir de violence*. Paris, Seuil.
- ROAS, David (2011) : *Tras los límites de lo real. Una definición de lo fantástico*. Madrid, Páginas de Espuma.
- LE ROBERT (1993) : *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*. Paris, Éditions Le Robert.
- SANGARÉ, Yacouba (2013) : « Interview / Fatou Fanny-Cissé (écrivaine) : "Pour moi, c'est un homme, une femme" ». *Abidjan.net* (Art et Culture. Le Patriote), 6 juin.
URL : <https://news.abidjan.net/articles/461460/interview-fatou-fanny-cisse-ecrivaine-pour-moi-cest-un-homme-une-femme>
- TADJO, Véronique (2000) : *L'ombre d'Imana*. Arles, Actes sud.
- TADJO, Véronique (2017) : *En compagnie des hommes*. Paris, Don Quichotte.
- YAOU, Régina (2009) : *Coup d'État*. Abidjan, Les Nouvelles Éditions Ivoiriennes.